Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 38 (1965-1966)

Heft: 4

Artikel: Notes sur Pestalozzi [fin]

Autor: Meylan, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-852459

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

deshalb, weil sie sich zu sinnspruchartiger Aussage verdichtet haben. Sie warten nur darauf, von ihnen entdeckt zu werden. Hier gleich noch ein weiteres Beispiel: «viele Geschicke weben neben dem meinen, durcheinander spielt sie das Dasein, und mein Teil ist mehr als dieses Lebens schlanke Flamme oder schmale Leier». Mir ist, als würde ich bei diesen Worten Hugo von Hoffmansthals eine Goldmünze in die Hand gedrückt bekommen. So kostbar sind die Worte geprägt.

Verklärung, das ist's, was uns solche Höhe des künstlerischen Ausdrucks schenkt, und so dürfen wir hier in großer Zusammenfassung sagen: wenn die philosophische Schau so etwas wie eine innere Aussöhnung bewirkt, die religiöse Andacht Erlösung, so die Kunst Verklärung und innere Erhebung. Warum? Weil die ernste Beschäftigung mit ihr zum Anspruch erzieht auf den besten, ja, auf den vollendeten künstlerischen Ausdruck. Das aber erreichen wir vor allem im besinnlichen Umgang mit den großen Werken der Kunst, die sich uns unauslöschlich einprägen. Und diese wiederum erziehen unmittelbar zur Anerkennung normativer Wertgehalte. Wenn dies auch vor allem an den Meisterwerken der Weltkunst sinnfällig wird, so möchte ich es nicht unterlassen, abschließend zu betonen, daß sich jedes eigene Bemühen um gültige Ausdrucksweise wie Ausdrucksform rechtfertigt. Und zwar ausdrücklich wegen des erzieherischen Wertes. Ohne Rücksicht auf etwelche Begabungen liegt dieser erzieherische Wert durchaus nicht im erwarteten Leistungserfolg, sondern im erbrachten Einsatz. Denn nur dieser allein ist's, der den Menschen über sich hinauszuheben vermag. *F. T.*

Notes sur Pestalozzi

Louis Meylan, Professeur honoraire de l'Université de Lausanne Fin

Voyons donc quelles mœurs s'établissent peu à peu à Bonnal, par l'action d'Arner et de ses collaborateurs. Notons d'abord le sens social du pasteur Ernst (II, 10) :«Tant que nous sommes en vie, nous appartenons à la société; nous ne faisons rien de bon et nous ne sommes pour autrui qu'un fardeau inutile, lorsque nous nous tenons à l'écart de notre prochain». Il s'agit donc de ne pas se tenir à l'écart du prochain. Très particulièrement des pauvres et des humiliés. C'est de nouveau le pasteur qui, dans un esprit tout à fait pestalozzien, suggère à Arner (II, 40), de même que dans toutes les fêtes populaires de l'Antiquité on dressait une table où se restauraient les pauvres, d'instituer une fête d'un nouveau genre «pour élever les pauvres et les miséreux, afin qu'ils y participent joyeusement, jusqu'à la table chargée de bienfaits et de bénédictions qu'a dressée la divinité».

Il ne faut pas moins, dit-il, aider les coupables (II, 70): «Il n'est rien de plus grand et de plus noble, au service de Dieu et des hommes, que de pratiquer la bonté envers ceux-là qui, désorientés par leurs propres fautes, abaissés par la honte et poussés hors de leurs gonds par le châtiment, sont comme des malades gravement atteints: plus que les autres hommes, ils ont besoin de ménagements, d'humanité, d'amour pour restaurer leur existence ravagée et leur nature même, désintégrée par ce choc violent». L'amour du prochain quel qu'il soit et quoi qu'il ait fait est, en effet, «le culte en esprit et en vérité»; c'est lui qui engendre la foi véritable. «Mes enfants, là où se manifeste l'amour du prochain, Dieu n'est pas loin . . . Ce n'est que par le truchement de l'homme que Dieu est pour les hommes le Dieu de l'humanité. Si tu assistes le pauvre, de façon qu'il puisse vivre en homme, c'est alors que tu lui montreras Dieu», dit encore le pasteur (III, 82).

Cette bienveillance, cet esprit de service et d'entraide se manifestent d'abord dans la famille de Gertrude. L'aînée de ses enfants prie avec ses frères et sœurs: «O notre bon Père céleste! nous autres humbles enfants, assemblés ici pour prier, sommes frères et sœurs; aussi ferons-nous en sorte de nous entendre toujours parfaitement, et non seulement de ne nous causer mutuellement aucun tort, mais encore de nous faire tout le bien que nous pourrons. Nous aurons soin des plus petits avec tant de zèle et d'attention, que notre mère et notre père bien-aimés puissent, sans inquiétude, vaquer à leur ouvrage et au soin du pain quotidien; c'est tout ce que nous pouvons faire pour eux, en retour de toute la peine qu'ils prennent, des soucis et des sacrifices qu'ils s'imposent pour nous». Et leur mère leur fait connaître, par des actes, ce qu'est la charité. Elle leur suggère (I, 32 et 37) d'offrir leur goûter aux enfants de Rudi, une des victimes d'Hummel. Il faut voir de quelle façon charmante et personnelle ils trouvent moyen de faire accepter leur don à des enfants que la faim et l'abandon ont rendus farouches. Ensuite elle les associe à l'aide qu'elle apporte à ce même Rudi, pour remettre de l'ordre dans son ménage (II, 9) et apprendre à ses enfants à filer (III, 10).

L'esprit d'entraide de Gertrude fait de nombreux émules. Et tout d'abord Rudi lui-même qui, à la fin de la première partie, rentre en possession du champ dont le bailli l'avait, contre tout droit, dépossédé; mais déclare aussitôt à celui qui l'a si mal traité: «Tu pourras y mener paître ta vache et y récolter tout le foin dont tu auras besoin». Ce qui fait dire au pasteur: «Jamais de ma vie je n'ai mieux ressenti la grandeur du cœur humain dans sa pureté et dans sa noblesse, qu'en présence de l'attitude de cet homme. Mais où chercher cette pure élévation du cœur humain, où la chercher, pour l'amour de Dieu, sinon chez les déshérités et chez les pauvres gens?» Rudi, d'ailleurs, n'abandonne pas Hummel; il veille sur lui et le fait soigner jusqu'à la fin de ses jours. L'ex-bailli est mourant le jour de son mariage avec Mareili. Il l'apprend vers le soir. Il donne l'ordre de cesser la danse et de ne plus faire de bruit. Sa nouvelle épouse et lui-même, avec le pasteur, veillent le moribond jusqu'à sa fin, après minuit (IV, 41).

C'est en effet, comme vient de le dire le pasteur, parmi les pauvres que naît le plus communément la coopération. Les équitables pionniers de Rochdale, les premiers coopérateurs, étaient de pauvres ouvriers. C'est chez les pauvres que l'on trouve, parfois sans doute, la méchanceté la plus dure, mais aussi l'entraide la plus généreuse, la solidarité la plus efficace. Dans la classe moyenne, il semblerait que tout s'émousse, s'amortisse! Qu'il s'agisse d'héberger (à la fin de la dernière guerre) de petits Français ou de petits Autrichiens, qu'il s'agisse d'une collecte pour les victimes d'un cataclysme – comme dans *Les pauvres gens*, de Victor Hugo, ce sont bien souvent les plus pauvres qui sont les plus généreux.

C'est toujours par la vertu de l'exemple que la bienveillance et la serviabilité entre voisins se développent à Bonnal: Par la pluie, un vrai torrent coulait devant l'école. Pour y entrer, les enfants devaient se tremper jusqu'aux genoux. Gluphi, l'infirme, se met au milieu du torent et les transborde un à un. Tout d'abord, les spectateurs trouvent cela très drôle. Puis ils s'approchent: «Ils n'avaient pas vu plus tôt, disent-ils, qu'il se donnait tant de mal. Qu'il rentre plutôt à la maison se sécher; eux-mêmes feront passer les enfants; ils supporteront la pluie mieux que lui, y étant plus habitués. Bien plus, avant que la classe soit terminée, ils vont apporter une couple de sapins et restaurer la passerelle comme jadis» (III, 69).

Bonnal devient ainsi un village coopératif, dans lequel chacun s'aide soi-même (self-help), tout en aidant son prochain en toute occasion. Et où l'entraide a pour fruit la prospérité des particuliers et de la communauté. Si j'en avais la place, je prendrais plaisir à multiplier les exemples d'ingénieuse charité, d'attentions délicates, d'aide donnée et reçue avec une égale simplicité, qui définissent le climat du village régénéré. Mais il est temps de voir par quels moyens on va s'appliquer à mettre les enfants au bénéfice des progrès ainsi réalisés, grâce à l'initiative de quelques-uns.

Deux grandes idées dominent la philosophie éducative de Pestalozzi. Celle-ci d'abord: L'individu ne peut être élevé à l'humanité que dans une communauté vivante où s'affirment, par des actes, les véritables valeurs éducatives, c'est-à-dire les valeurs proprement humaines. Cette communauté vivante, c'est la famille, puis la commune; pour les orphelins et les enfants abandonnés, un milieu éducatif comme Neuhof ou l'Ecole de pauvres de Clendy. Ce sont en effet les actes, non les paroles qui forment la personne. Et, plus encore que les actes, le climat dans lequel ils se produisent. C'est pourquoi le foyer de Gertrude sert de modèle à l'école de Gluphi.

Ensuite l'exaltation du savoir-faire (*Können*) au-dessus du simple savoir (*Kennen*); bien illustrée par les considérations qui font choisir Gluphi comme maître d'école (III, 13): «Le lieutenant a enseigné au précepteur du jeune Charles (le fils d'Arner), *sans que personne le lui ait demandé*, à beaucoup mieux écrire, à calculer plus habilement; il lui a montré les éléments du dessin, l'arpentage, le lever d'un plan et maint travail de ce genre; il lui a indiqué encore comment s'y prendre avec le jeune Charles, en alliant une régularité militaire avec la fermeté. C'est comme en se jouant qu'il a initié à ces choses le précepteur Rollenberger; il avait une manière si facile de faire saisir cela même dont on n'avait au préalable pas la moindre notion, qu'une idée ne pouvait manquer de venir à l'esprit du jeune homme: c'est que, si quelqu'un était capable d'organiser une école telle que la désirait Arner, afin de couler tout un village dans un moule nouveau, c'était bien le lieutenant Gluphi».

Gluphi se fait d'ailleurs adopter par la population, en se montrant *capable* de faire un jalonnement; et par les jeunes gens qui l'accompagnent sur le chemin du retour et avec lesquels il ne cesse de s'entretenir de leur travail, en montrant en toutes circonstances qu'il sait «comment y faire», qu'il possède les tours de main, la connaissance pratique des choses.

Par ailleurs, Pestalozzi estimait que l'éducation doit être adaptée à la condition de l'élève. On pouvait donc envisager trois sortes d'éducation; une pour les fils des paysans et des ouvriers, futurs paysans et ouvriers eux-mêmes; une autre pour les enfants de

la classe moyenne, ceux qui seront bientôt formés dans les Instituts de Berthoud et d'Yverdon; et enfin une éducation particulière, individuelle, pour les futurs seigneurs: Charles, le fils d'Arner, a son précepteur. Les enfants des paysans et des ouvriers de Bonnal étaient ces «pauvres», qu'il faut «élever à la pauvreté» pour leur donner une chance d'en sortir.

Pestalozzi avait pour eux, nous le savons déjà, une dilection particulière; à la fin de ses jours, il estimait même que leur éducation était son unique et véritable vocation. Par esprit de service, mais aussi parce qu'ils sont plus «éducables»: «La pauvreté et le besoin, écrit-il (III, 65), font passer par les mains et par la tête des gens plus d'une chose qu'il leur faut retourner sous toutes ses faces avec effort et patience, jusqu'à ce qu'ils en tirent du pain. C'est là un fait que la nature même a placé à la base de l'éducation des pauvres et du peuple des campagnes». Si bien qu'il n'y a, en somme, pour Pestalozzi (l'éducation individuelle tendant déjà à disparaître) que deux types d'éducation, correspondant en gros à ce que l'on appelait, jusqu'à ces dernières années, d'une part l'enseignement élémentaire ou primaire, d'autre part, l'enseignement secondaire et supérieur.

Quoi qu'il en soit, l'école dirigée par Gluphi est une bien attachante école élémentaire: une communauté éducative intégrée dans une communauté villageoise. Les jeunes s'y rendent capables, en vivant, de vivre pour la collectivité et pour les enfants qu'ils mettront au monde. Car, selon Gluphi (III, 67), sur ce point comme sur d'autres authentique coopérateur, éduquer les hommes, «c'est en somme donner les derniers coups de lime à chacun des anneaux de la grande chaîne qui constitue le lien de l'humanité et en fait un tout. Et les fautes que l'on commet dans l'éducation se ramènent en général à vouloir isoler, en quelque sorte, de la chaîne quelques chaînons et à les travailler artificiellement, comme s'ils existaient par eux-mêmes et n'étaient point anneaux d'une grande chaîne . . . comme s'il ne fallait pas, ayant étroitement lié un anneau aux anneaux les plus proches, développer en lui, par un travail approprié, cette résistance et cette souplesse qui l'associeront au branle quotidien de la chaîne et lui en feront épouser toutes les courbures».

Le travail qui liera les jeunes à la chaîne sociale est un rude travail: Gluphi attache (III, 65) «le plus grand prix à un travail quotidien pétri de sueur et de fatigue, à tel point qu'à son sens, tout ce que l'on peut inculquer à l'homme n'en fait quelque chose de bien et ne permet de se reposer sur lui que dans la mesure où, chez lui, industrie et connaissances ont été acquises à la sueur de son front pendant des années d'apprentissage. Et, où cette sueur n'a pas coulé, il en est des arts et des sciences de l'homme comme de l'écume de la mer!

Il ne voyait pas une liaison moins étroite entre l'éducation professionnelle et l'éducation morale. Les mœurs inséparables de tout état et de tout métier, non moins que celles du pays et de la localité, lui paraissaient à ce point importantes que le bonheur, le calme et la paix d'un homme dépendaient, mille fois pour une, de la mesure où il était devenu un modèle accompli de ces mœurs».

L'ordre de l'école est, lui aussi, un ordre strict: si un élève arrive en retard, la porte est close! La propreté la plus parfaite règne dans la classe. Par temps boueux, on laisse ses chaussures à la porte, on nettoie ses vêtements. Gluphi rogne les ongles et les cheveux des enfants, il leur apprend à se rincer la bouche et à soigner leurs dents. Chacun se tient «droit comme un peuplier». Marguerite coiffe les fillettes tandis qu'elles filent, les rajuste, reprise et raccommode leurs vêtements . . . «Quelque fond de bonté, dit Pestalozzi (III, 67), que nous connaissions à notre lieutenant, on eût difficilement trouvé quelqu'un de plus à cheval sur les principes de l'éducation. L'amour, disait-il sans ambages, ne vaut pour l'éducation des hommes que monté en croupe sur le cheval de la crainte; car ce dont il s'agit, c'est d'extirper des chardons et des ronces; tâche que l'homme n'accomplit jamais de bon cœur et de lui-même, mais seulement lorsqu'on l'y force et l'y entraîne».

En ce qui concerne l'instruction, Gluphi entend ne mettre dans la tête de ses élèves que des choses claires et limpides; cela seul en effet mérite le nom d'enseignement (III, 70). «Inculquer des choses obscures, qui éblouissent ou donnent le vertige, ce n'est pas enseigner! L'intelligence des hommes ne se développe que pour autant que mainte expérience importante ou maint exercice de calcul, susceptible en quelque mesure d'en tenir lieu, lui impriment une orientation propre à lui faire saisir le vrai et à le retenir. Bien voir et bien entendre est le premier pas dans la recherche de la vérité».

Feuilletons le long chapitre 81, qui nous introduit dans cette école sans «lirilari»; nous pourrons ainsi apprécier concrètement l'éducation éminemment concrète que Gluphi impartissait à ses élèves. Il cultivait en eux la franchise et l'assurance. «Il n'est point de fautes que je ne vous pardonne, mais si vous vous mettez à dissimuler, vous êtes perdus», et il les pénétrait de son regard de faucon. Il les rendait raisonnables, pour qu'ils acquissent une certaine hardiesse, et c'est ainsi qu'il jetait les fondements de cette attitude ouverte et franche qu'il attendait d'eux, lorsqu'ils se présentaient à lui. (Le

Muttenz

Basel-Land

Zur Ergänzung unseres Lehrkörpers suchen wir auf das neue Schuljahr 1966/67 (Beginn 18. April 1966) folgende Lehrkräfte:

An die Realschule mit progymnasialer Abteilung

2–3 Reallehrer (-innen) phil. I wovon 1 mit Singen
1 Reallehrer (-in) phil. II

an die Unter- und Mittelstufe

4–5 Primarlehrer (-innen)

Besoldung:

Reallehrer	Fr. 17 820.— bis Fr. 25 640.—
Reallehrerinnen	Fr. 16 720.— bis Fr. 24 260.—
Primarlehrer	Fr. 14 530.— bis Fr. 20 420.—
Primarlehrerinnen	Fr. 13 840.— bis Fr. 19 460.—

inkl. Teuerungszulage von derzeit 22 %. Für ledige Lehrer und Lehrerinnen plus Fr. 1190.— Ortszulage. Für verheiratete Lehrer plus Fr. 1586.— Ortszulage, Fr. 440.— Haushaltzulage und Fr. 440.— Zulage pro Jahr und Kind.

Für Reallehrer (-innen) Mittelschullehrerdiplom mit mindestens 6 Semestern Universitätsstudium Bedingung.

Wegen den bevorstehenden Sommerferien werden die in die engere Wahl kommenden Bewerberinnen und Bewerber erst in der zweiten Augusthälfte zu einer Probelektion eingeladen.

Anmeldungen mit Photo, Lebenslauf, Arztzeugnis und Ausweis über bisherige Studien sind sofort an die Realschulpflege, 4132 Muttenz, zu richten.

Sekundarschule Laupen BE

Für Herbst 1965 (Schulbeginn 18. Oktober 1965) sind in unserer Sekundarschule Laupen BE

eine Lehrstelle

sprachlich-historischer und naturwissenschaftl. Richtung

zu besetzen.

Für die interessanten Stellen mit Schülerzahlen von gegenwärtig 18 bis maximal 34 pro Klasse werden gute Anstellungsbedingungen geboten. Unser idyllisches Landstädtchen, 20 km westlich von Bern, verfügt über ein neues, schönes Schwimmbad. Bewerber oder Bewerberinnen werden ersucht, Lebenslauf, Lehrpatent, Studienausweis, enventuell Zeugnisse über Lehrtätigkeit u. Referenzen umgehend an die Adresse des Präsidenten der Sekundarschulkommission, Dr. Rolf Lüthi, Rollisweg, 3177 Laupen, zu richten.

Offene Lehrstelle

Sekundarschule, 4353 Leibstadt AG. Besoldung nach Dekret. Ortszulage. Möglichkeit, den Dienst eines Organisten oder Chordirektors an der kath. Kirche zu übernehmen. Amtsantritt 19. Oktober 1965.

Anmeldung an Schulpflege 4353 Leibstadt AG.

Kanton St.Gallen – Lehrerseminar Rorschach

Wegen Erreichung der Altersgrenze durch den bisherigen Amtsinhaber ist die Stelle des

Seminardirektors

auf Beginn des nächsten Schuljahres (25. April 1966) neu zu besetzen. Neben der Schulleitung ist ein kleiner Lehrauftrag zu übernehmen (10 Wochenstunden).

Auf den gleichen Termin sind zu besetzen:

eine Hauptlehrstelle für Physik und ein weiteres Fach

sowie

eine Hauptlehrstelle für Mathematik und ein weiteres Fach

ferner auf Beginn des Wintersemesters (18. Okt. 1965):

eine Hauptlehrstelle für Turnen.

Besoldung nach Vereinbarung im Rahmen der kantonalen Dienst- und Besoldungsordnung. Beitritt zur kantonalen Pensionsversicherung. Pflichtstundenzahl für Unterricht in wissenschaftlichen Fächern 23 bis 24. Ueber die Anstellungsbedingungen gibt die Seminardirektion nähere Auskunft.
Lehrer mit abgeschlossener akademischer Ausbildung sind eingeladen, ihre Bewerbung mit Lebenslauf, Abschrift von Lehrausweis und Zeugnissen über praktische Tätigkeit bis 30. Juni 1965 an das Erziehungsdepartement St. Gallen, Regierungsgebäude, 9001 St.Gallen, einzureichen.

St.Gallen, Juni 1965 Das Erziehungsdepartement

Primarschule Allschwil bei Basel

Stellenausschreibung

Auf Beginn des Wintersemesters (18. Oktober 1965) sind an unserer Primarschule die Stellen von

1 Lehrkraft für die Mittelstufe

(3. bis 5. Schuljahr) und

1 Lehrkraft für die Hilfsklasse

(Oberstufe) neu zu besetzen.

Besoldung: Fr. 11 909.– bis Fr. 16 737.– (für Hilfsklassenlehrer mit Spezialausbildung Zulage), dazu Ortszulage von Fr. 975.– bis Fr. 1300.–, Familienzulage Fr. 360.–, Kinderzulage Fr. 360.– pro Kind. Auf Besoldung und Zulagen wird die Teuerungszulage von gegenwärtig 22 Prozent ausgerichtet. Der Beitritt zur Versicherungskasse für das Staats- und Gemeindepersonal ist obligatorisch.

Bewerber werden gebeten, ihre handschriftliche Anmeldung mit den nötigen Ausweisen, mit Zeugnissen über ihre bisherige Tätigkeit bis zum 21. August 1965 einzureichen an den Präsidenten der Schulpflege, Dr. R. Voggensperger, Baslerstrasse 360, 4122 Neuallschwil.

Schulgemeinde Kloten

Möchten nicht auch Sie Ihren Beruf in einer schönen Gemeinde mit aufgeschlossenem Schulklima ausüben? Kloten, das Flughafendorf mit seiner internationalen Atmosphäre, seiner Stadtnähe und guten Verkehrsverbindungen bietet Ihnen Gelegenheit dazu.

Auf Beginn des Wintersemesters sind folgende Lehrstellen zu besetzen:

1 Lehrstelle an der Spezialklasse
1 Lehrstelle an der 4./5. Förderklasse
1 Lehrstelle an der 4. Primarklasse

Die Besoldung beträgt (exkl. freiwillige Gemeindezulage Fr. 13 320.– bis Fr. 16 200.–.

Das Aufsteigen vom Mindest- zum Höchstgehalt erfolgt in acht gleichen jährlichen Betreffnissen. Nach 16 anrechenbaren Dienstjahren steigt das Grundgehalt auf Fr. 17 400.–.

Zum Grundgehalt werden folgende Zulagen ausgerichtet:

Freiwillige Gemeindezulage: Fr. 3600.– bis Fr. 6480.–
Zulage für Spezial- und Förderklassenlehrer: Fr. 1200.–
Auswärtige Dienstjahre werden angerechnet. Der Beitritt zur kantonalen Beamtenversicherungskasse ist obligatorisch. Nach dem 30. Altersjahr werden Erleichterungen für den Einkauf in dieselbe gewährt.

Bewerberinnen und Bewerber werden eingeladen, ihre Anmeldungen mit den Ausweisen über Studium und Lehrtätigkeit, unter Beilage des Stundenplanes der gegenwärtigen Lehrstelle und eines Lebenslaufes z. H. des Schulpräsidenten, Herrn Ing. J. Adank, an das Schulsekretariat 8302 Kloten einzureichen.

Kloten, den 14. Juni 1965 **Die Schulpflege**

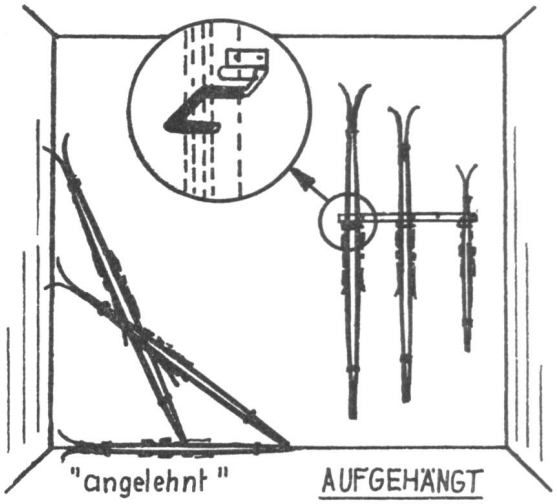
Ordnung im Skiraum

Mit dem neuen

WAND-Skihalter

können Ihre Schüler die Skier

an die Wand hängen!



Bis 30 Paare pro m². Jedes Paar jederzeit griffbereit. Skier sind weg vom Boden, daher leichte Reinigung. Einrichten ganzer Skiräume oder Elemente zum Selbstmontieren.

Auch abschliessbar mit Zylinderschloss

E. VOGEL EFAU-PRODUKTE

Eggstrasse 12, **8102 Oberengstringen,** (051) 98 17 54

Handelsschule Dr. Gademann Zürich

Ausbildung für Handel, Industrie, Verwaltungen, Banken und Versicherungen.

Handelsdiplom. Höhere Handelskurse für leitende Stellungen. Diplomkurse für Direktions-Sekretärinnen und Hotel-Sekretärinnen.

Unterricht in einzelnen kaufmännischen Fächern und Hauptsprachen einschliesslich Korrespondenz nach Wahl. Deutsch für Fremdsprachige.

Individueller raschfördernder Unterricht. Abteilung für Erwachsene. **Tages- und Abendschule.**

Prospekte durch das Sekretariat:
Gessnerallee 32, Telefon 051 25 14 16

jeune Charles disait: «Dans ce village, les garçons ne sont pas du tout les mêmes que d'autres fils de paysans . . . on dirait qu'ils sont d'extraction noble, tant ils ignorent la timidité»). Comme Alain, Gluphi ne découvrait, d'ailleurs, aux élèves son affection que juste autant, et aussi longtemps, qu'il le voulait bien, et dans la mesure où ils tendaient de toutes leurs forces à être déjà ce qu'ils deviendraient un jour.

Bien qu'ils fussent appliqués à une tâche précise et limitée, «les choses les plus étrangères cessaient bientôt de leur être telles», et plus d'une demi-douzaine s'en vont, un beau jour, à la fin de l'après-midi, chez l'horloger. Celui-ci fait dire à Gluphi: «Si l'on élevait ainsi tous les fils de paysans en ce monde, il n'est point de métier auquel on ne pût les rendre propres, tout aussi bien et mieux encore que les petits citadins». Deux d'entre eux deviennent, aidés par Gluphi, apprentis chez l'horloger. Tirant les conclusions de cette expérience, le maître se met à réfléchir aux moyens de faire apprendre un métier à ceux de ses enfants qui n'ont aucune terre à attendre. Il les conduit dans tous les ateliers qui existent au village; il reste des heures à observer avec quel doigté l'un ou l'autre touche à tel ou tel objet, et il cherche ainsi à prévoir de loin ce qu'on pourra faire de chacun (Orientation).

Quant aux filles, il s'applique à en faire des femmes et des mères: «Leurs joues se parent d'un rose délicat; en même temps s'éveille en elles le sentiment de la pudeur; la joie et le courage brillent dans leur regard. Elles ont le pied aussi léger à la danse que la main assouplie à tout ouvrage de femme. Leurs yeux s'ouvrent à la beauté de la nature, à la beauté de l'homme. L'application, l'économie, cet ordre dans le ménage enfin, qui n'est point vanité, qui est l'âme même de la vie et le refuge de la vertu, tout cela devient en elles comme une seconde nature» (Ecole de formation ménagère). Tout, jusqu'à la fleur du jardin, lui est bon pour hausser l'âme de ces jeunes filles à un niveau plus élevé, et pour faire, par elles, le bonheur des humbles dans la génération future. Il leur donne le goût de cultiver fleurs et légumes délicats (Premiers éléments d'éducation esthétique).

«Rien de ce qui pût leur être tôt ou tard utile ne sortait, à son sens, du cadre de sa tâche scolaire; il s'estimait en effet le père de ses élèves. Cette tâche, pensait-il, n'était rien moins que l'éducation des enfants; et, quelques nécessités qui s'y rattachassent, tout cela faisait partie de sa profession» (Tout son temps donc appartenait à sa fonction). Son enseignement, toujours concret, touche aux sujets les plus divers: jusqu'à l'économie politique, dont il donne à ses élèves quelques notions!

«Il leur fait brièvement l'historique de leur village et leur raconte comment, quelques siècles auparavant, il n'y avait encore là que de rares maisons et comment la population n'avait pas suffi à l'étendue des terres. Aussi en avaient-ils été réduits à prendre à l'égard de leurs prairies et de leurs champs des dispositions qui, aujourd'hui, vu l'augmentation de la valeur des terres et l'accroissement de la main-d'œuvre dans le pays, avaient fait de Bonnal un village plus malheureux, plus pauvre et plus débraillé qu'aucun autre . . .

Il leur montre aussi comment le filage du coton avait fait affluer l'argent dans le pays et comment tous ceux qui avaient dépensé sans compter le produit de leur travail avaient fait la culbute». Et lorsque, le soir, ces enfants, rentrés chez eux, mettaient sur le tapis des fragments de l'histoire du village et des leçons qu'en avait tirées le maître, leurs parents confirmaient ce qu'ils eussent été incapables de leur raconter eux-mêmes (Intégration de la communauté scolaire à la communauté villageoise).

Il répugnait à Gluphi d'accepter des parents de ses élèves les cadeaux d'usage. Mais, pour qu'ils n'allassent point s'imaginer qu'il refusait par orgueil et n'avait pas envie de manger quelque chose qui venait de chez eux, «il se faisait donner, tous les ans, par quiconque avait vache à l'étable et lui envoyait ses enfants en classe, une tranche de beurre, à condition qu'elle ne dépassât point deux livres. Dès qu'il en recevait une, il en avertissait «ses enfants» et, le lendemain soir, on la mangeait ensemble dans la salle de classe. Il ne manquait pas, en ces occasions, de leur acheter une demi-douzaine de pains, et la femme du pasteur donnait encore, le plus souvent, un bol de miel pour l'appoint.

C'est ainsi que, maintes fois dans l'année, il ménageait aux plus pauvres de ses enfants un moment de plaisir, en leur faisant manger quelque chose dont ils étaient toujours privés à la maison; et il tirait de ces agapes vespérales presque plus de fruit que de ses heures de classe: c'était pour lui comme une pierre de touche appliquée à ses élèves et, de ses yeux de faucon, il épiait la manière dont ils s'attaquaient au beurre, au pain et au miel, leurs jeux de physionomie et je ne sais tout ce qu'il observait encore» (Fêtes scolaires et complément d'observations pour l'orientation).

Il les associait aux grands événements de la vie du village. Ainsi, le jour où l'on allait, en commun, aménager l'irrigation de la nouvelle prairie: «Voyons un peu, gamins, si vous allez découvrir le

tracé selon lequel doit être canalisé le ruisseau, pour qu'il irrigue une surface aussi étendue que possible?» (De nouveau, intégration de l'école à la communauté).

Ce Gluphi, de qui Pestalozzi déclare «qu'il est si facile d'imiter sa manière de faire en classe, que n'importe quel paysan vraiment sensé, pourvu qu'il sache écrire et compter, pourrait à coup sûr s'en tirer tout aussi bien que lui quant à l'essentiel», est vraiment un éducateur accompli. Son dévouement est sans limites: «Il ne se passait pas de soirée sans qu'il eût auprès de lui une demi-douzaine de jeunes gens, ou davantage, et il s'appliquait pendant des heures, avec une inimitable patience, à leur faire entrer dans la tête, par tous les moyens, ce que voulaient en définitive le châtelain et le pasteur, et pourquoi ils n'étaient pas compris». Bientôt le jeune Lindenberger, doué d'une extraordinaire faculté de pénétration, prend la relève! (Comme celui qui fait l'aumône, le maître doit travailler à se rendre inutile).

Telle est l'éducation par laquelle dureront les réformes introduites à Bonnal – éducation de même sens, notons-le une dernière fois, que la réforme elle-même. Lire *Léonard et Gertrude,* c'est ainsi faire l'expérience simplement pensée d'une communauté dans laquelle s'incarne l'idéal coopératif. Incarnation de laquelle Pestalozzi attendait le relèvement économique et spirituel de son pays et, aussi bien, de l'Europe et du monde. Incarnation initiée et réalisée par de petits groupes, ayant réussi à *vivre,* dans leur vie quotidienne, les principes de self-help, de solidarité et d'entraide qui définissent «la société harmonieuse». Point de vue analogue d'ailleurs à celui que soutient Jules Romains à la fin de son *Problème numéro un* (le pouvoir spirituel), et forme d'action adoptée, hier encore, par le Centre d'études prospectives qui publie à Paris, dans l'esprit du philosophe Gaston Berger, la revue *Prospective.*

Wie groß wird unser Kind werden?

Unnötige Sorgen vieler Eltern

Sehr viele Eltern machen sich Sorgen darüber, wie groß ihre Kinder wohl sein werden, wenn ihr Wachstum abgeschlossen ist. Sie erinnern sich an eigenen Kummer in jungen Jahren, da sie als Jungen sich darum sorgten, ob sie zu klein bleiben würden, – und als Mädchen, ob sie nicht über das normale Maß hinaus wachsen würden.

Aber es sei von vornherein festgestellt, daß die weitaus überwiegende Mehrzahl dieser Sorgen unbegründet ist. Fast alle Knaben, die heute als zu klein erscheinen, haben in ein oder zwei Jahren ihre rascher wachsenden Schulgefährten eingeholt. Und die große Überzahl der Mädchen, die heute übergroß zu werden scheinen, haben sich in das normale Wachstum eingefügt, wenn sie 18 Jahre alt geworden sind.

Ursachen des Wachstums sind vielgestaltig

Die Ursachen verzögerten oder übertriebenen Wachstums sind vielgestaltig. Wir zogen bisher Schlüsse auf das künftige Wachstum aus der Höhe der Eltern und Großeltern, der Geschwister und sonstigen Familie, – auch daraus, ob Kinder aus hochgewachsenem skandinavischem Stamm kamen oder aus gedrungenem Mittelmeer-Stamm.

Oder wir hatten allgemeine Anhaltspunkte folgender Art: ein Junge hat mit 18 Jahren die doppelte Höhe, die er mit zwei Jahren hat; mit $6^1/_2$ Jahren hat ein Junge, und mit 5 Jahren hat ein Mädchen zwei Drittel der Höhe erreicht, die sie erreichen werden, wenn sie ausgewachsen sind; drei Viertel seiner Erwachsenenhöhe hat ein Junge mit 9 Jahren erreicht, ein Mädchen mit $7^1/_2$ Jahren.

Aber all diese Regeln werden im Einzelfall bestätigt oder nicht bestätigt. Die Grundlagen dieser Voraussagen sind zu vage.

In neuester Zeit haben Dr. Leona M. Bayer und Dr. Nancy Bayley, Ärztinnen an der kalifornischen Stanford-Universität, eine brauchbare Methode zur Vorausbestimmung der Höhe bei heranwachsenden Kindern ausgearbeitet. Diese Voraussagen haben sich in weitem Maße als korrekt erwiesen.

Zur Feststellung der Grundlagen werden Form und Größe der Knochen in Hand und Handgelenk festgelegt. Mit Hilfe von Röntgenstrahlen wird die Knochenentwicklung im Schaft der Knochen wie an den wachsenden Enden (Epiphysen) verfolgt. Diese Skelettentwicklung wird mit dem Geschlecht des Kindes, seinem Alter und seiner augenblicklichen Höhe in Verbindung gebracht.

Hier ist das Beispiel einer Höhenvoraussage bei einem anfänglich 6 Jahre alten Jungen. Mit 10 Jahren war der Junge 1,12 Meter hoch. An Hand der ausgearbeiteten Tafeln wurde vorausgesagt, er würde eine Höhe von 148 cm bei Abschluß seines Wachstums erreichen. Mit 20 Jahren war der Junge voll erwachsen, seine Höhe betrug fast 1,49 m. Zwischen seinem 6. Lebensjahr und dem Ende seines Wachstums wurden zwölf Vorausbestimmungen der mutmaßlichen Höhe vorgenommen. Sie waren fast alle ganz nahe bei der endgültigen Ziffer. In diesen wie in anderen Fällen betrug die Fehlergrenze etwas über $^1/_2$ cm oder 0,4 Prozent.